

Hipparchia, histoire galante

Pierre-François Godard de Beauchamps

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00-02

E Public ſi favorable à tous les Traducteurs, n'aura, peut-être, pas pour moi autant d'indulgence qu'il en a eu pour ceux qui m'ont précédé dans ce genre d'écrire ; le caractère d'Hipparchia, quoique naturel, révoltera bien des gens : On veut de la bienſéance aux dépens même de la vérité ; mais ſe fâche qui voudra, je traduits les faits tels qu'ils ſont dans l'original ; ils doivent paroître d'autant moins extraordinaires, que notre ſiécle nous a fourni des exemples, ſinon ſemblables, du moins équivalens.

La galanterie a regné de tout tems, & Hipparchia n'a rien qui la diſtingue de la plûpart des femmes de ce ſiécle, que l'action remarquable qui ſe paſſa ſous le Portique d'Athénes.

Une ſeule Anecdote de la C. de P. prouve ce que je viens d'avancer. Chacun a oüi parler de la C. de R. & de ſes intrigues : Le M. de B. n'eſt pas moins connu ; ce ſont ces deux Perſonnes que je prétends oppoſer à Crates & à Hipparchia, pour juſtifier ce que l'Hiſtoire nous a conſervé de ces deux Grecs.

Le M. de B., las des plaiſirs qu'il goûtoit avec la C. de R., voulut en eſſayer de nouveaux avec la D. de S. : celle-ci, quoique jeune & belle, aimoit ſon Mari ; il eſt vrai que le réciproque ne s'y trouvoit pas ; le D. de S., peu content de ce qui auroit fait le bonheur de tout autre, papillonnoit près de toutes les Belles. Sa jeune Epouſe le ſavoit, & commençoit à en témoigner quelque dépit, quand le M. de B. témoin de toute cette conduite, réſolut d'en profiter ; & pour réûſſir, il ne trouva pas de meilleur moyen que de mettre la

C. de R. dans ſes interêts. On s'étonnera que, jeune comme elle étoit, elle accepta un pareil emploi ; mais ſon zéle pour le Dieu d'Amour ne lui laiſſa enviſager que la gloire qu'il y avoit à le ſervir.

Lettres, préſens, viſites furent inutilement tentées ; la D. de S., ſoit ſageſſe, ſoit caprice fut inflexible. La C. de R., piquée d'une réſiſtance ſi opiniâtre, eut recours à un dernier moyen, qu'elle crut infaillible ; elle lui propoſa un médianoche dans les Boſquets d'Hiſphaan, & ne nomma, pour être de la partie, que M. de B., qui pour lors étoit ſon Favori.

Le rendez-vous fut accepté ; la C. & ſon Favori l'y trouverent les premiers ; la D. y vint auſſi, comptant être ſeule avec eux ; mais B. qui avoit le mot, y vint preſqu'en même-tems : il parut que ce fut par hazard, & la compagnie étoit trop polie pour refuſer un pareil convive : chacun ſe plaça ſuivant les régles. B. près de la C., & le D. de B. à côté de la D. La C., qui ne vouloit pas que ſes peines fuſſent perduës, prêchoit d'exemple, tandis que B. faiſoit quelques tentatives, mais inutilement. Les exemples & les tentatives échoüerent : ce fut alors que le M. de B., outré de tant de refus, voulut agir à force ouverte : la D. ſe défendoit avec courage ; mais la C. accourant au ſecours, terraſſa ſon Amie, & lui tenoit les mains. En cet état, B. étoit prêt à vaincre, quand la D. de S. dégagea une de ſes mains, & l'oppoſa au trait qu'on alloit lui lancer : cet obſtacle lui ſauva une partie de la bleſſure, mais ne la garantit pas tout-à-fait. Pendant que les combattans étoient ainſi animés, le malheur voulut que le C. de V. vint à paſſer ; les cris de la D. l'attirerent près du Boſquet : mais, quelle fut ſa ſurpriſe ! quand au travers du treillage il entrevit des choſes qui l'obligerent à tourner la tête ; il en apperçut cependant aſſez pour in-

former la Cour de cette avanture. Le ſaint Homme prit feu, auſſi zélé pour le bon ordre, que le Juge le plus ſévére de l'Aréopage, il jura d'en tirer vengeance : mais la C. de R., auſſi intrépide qu'Hipparchia, eſſuya d'un viſage aſſûré les aigres remontrances du Vieillard, & entendit, ſans ſourciller, l'ordre qui lui fut donné, de ſe retirer à D.

Je crois que la ſuite des avantures de la C. de R., comparées à celles d'Hipparchia, feroit un parallele aſſez juſte. Exilées toutes deux pour une action d'éclat, elles ſoutinrent avec une fermeté héroïque les effets de la mauvaiſe humeur de ceux, qui, ne penſant pas comme elles, ſe crurent par leurs autorités en droit de condamner leurs actions. Pour moi, qui n'ai nul pouvoir, & dont le ſuffrage en pareil cas ne ſeroit pas d'un grand poids, je me contente de donner au Public l'Hiſtoire d'Hipparchia, telle qu'elle l'a écrit. Tout le fruit que je retire de ma peine, eſt de connoître de plus en plus la reſſemblance qui ſe trouve entre tous les ſiécles. La Scéne peut changer de lieu, les Acteurs ſe ſuccédent les uns aux autres ; mais le ſujet eſt toûjours le même, & tous les tems fourniſſent au Dieu de Cythère des Dévots qui les ſolemniſent.

01

pag. 1

HIPPARCHIA,

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE,

Afaçon de penſer, la Secte dont je ſuis, & la vie que j'ai menée juſqu'ici, ſemblent me mettre au-deſſus des préjugés du vulgaire ignorant ; mais les diſcours que j'ai mille fois entendus tenir à des perſonnes, dont l'eſprit paſſe pour être au-deſſus du commun, & en qui l'autorité ſe trouve jointe à la réputation, m'engagent à me donner la ſatisfaction de rappeller les actions de ma vie, dont je puis me ſouvenir, pour me convaincre de la précipitation de leurs jugemens. Ils ignoroient ſans doute, ces graves cenſeurs de ma conduite, que je me fais gloire d'être de la Secte des Cyniques, que pénétrée de ſes maximes & de ſes préceptes, je n'ai rien cru qui ne me fût légitimement permis par le genre de vie que j'ai embraſſé.

Maronée fut le lieu de ma naiſſance, & je dois la vie à des Parens bien partagés des faveurs de la fortune : heureux dans leur aveuglement, ils y faiſoient conſiſter leur bonheur, croyant être parvenus à la ſuprême félicité, dès qu'ils pouvoient en joüir sûrement, & les tranſmettre à leur poſtérité. Telles ſont les maximes qu'ils ont voulu m'inſpirer, maximes auxquelles j'ai été oppoſée dès ma plus tendre jeuneſſe ; j'en ignorois la cauſe : mais, ô deſtin inévitable ! je joüiſſois dès lors d'une des vertus qui ont le plus contribué à me rendre heureuſe ; je parle de cette ſage indifférence, qui nous met au-deſſus de la fortune même. Auſſi, loin de m'amuſer aux ouvrages qui faiſoient l'occupation des filles de mon âge & de mon état, je ne me plaiſois qu'à la converſation de mon frere Métrocles, qui admirant mes heureuſes diſpoſitions, ne dédaignoit pas, malgré la foibleſſe de mon âge, de s'entretenir avec moi ſur la Philoſophie.

Quelque épineuſe qu'elle parût, elle ne me dégoûta pas ; j'eſpérai qu'avec le tems mon eſprit ſe développeroit, & que je deviendrois plus en état de concevoir ce qui paſſoit alors ma portée. Tels étoient mes plaiſirs, mon âge ne me permettoit pas encore d'en goûter d'autres.

Mon frere, que ſa foible ſanté empêchoit ſouvent de ſe trouver aux Aſſemblées publiques, recevoit les viſites de tout ce qu'il y avoit de mieux parmi les Philoſophes ; il en voyoit de toutes Sectes, les Cyniques, ſur-tout, y étoient bien reçûs ; il avoit dès lors un panchant ſecret pour leur doctrine, qui ſe confirmant de plus en plus, l'engagea enfin à ſe déclarer tout-à-fait pour eux.

Je le quittois peu pendant ſes maladies, ainſi je voyois tous ceux qui lui rendoient viſite ; & l'amitié que mon frere me témoignoit, m'attiroit de leur part mille attentions. Les uns admiroient ma beauté, les autres mon eſprit ; enfin, c'étoit à qui me donneroit le plus de loüanges. Un ſeul parmi eux ſembloit me mépriſer ; j'avois beau lui porter la parole, il me répondoit rarement, ou s'il le faiſoit, c'étoit d'un air ſi bruſque & ſi mépriſant, que tout autre que moi en eût été rebutée. Mais dès lors je ſentois des mouvemens ſecrets qui me le rendoient cher, quoiqu'il fut laid, bizarre & mal propre, ſes façons n'avoient pour moi rien de choquant ; je l'aimois, je tâchois de le lui témoigner en toutes occaſions ; mais loin d'en avoir la moindre reconnoiſſance, il n'avoit pas même pour moi les égards qu'ont les plus indifférens pour une fille de mon âge & de ma figure. Cependant, malgré des façons ſi extraordinaires, le tems ne fit qu'augmenter l'inclination que j'avois pour lui. Que de graces n'ai-je point à vous rendre, Dieux immortels ! de m'avoir fait connoître, dès ma plus tendre jeuneſſe, celui qui ſeul pouvoit me rendre la vie heureuſe.

Les Dieux en me formant, m'avoient prodigué tout ce dont ils avoient été ſi avares pour Crates ; autant il étoit pauvre & laid, autant j'étois riche & belle ; auſſi dès que mon âge le permit, une foule d'Amans vinrent ſe préſenter : mes Parens me les firent voir, c'étoit l'uſage ; mais je ne trouvai en aucun d'eux ce que j'admirois dans Crates : mon indifférence leur prouva que je n'agréois pas leurs recherches. Mes Parens, peu ſurpris de ma conduite, la prirent pour modeſtie. Dieux ! qu'ils ſe trompoient ; je n'ai jamais connu ce déguiſement honteux, qui fait penſer d'une façon & parler d'une autre : je leur déclarois mes ſentimens naturels, ils ne les comprenoient pas ; devois-je leur en dire davantage ? A peine avois-je quatorze ans ! mon âge m'autoriſoit à leur demander du tems pour penſer au parti que j'avois à prendre ; ils me l'accorderent. Les réflexions que je fis pendant cet intervale, (ou livrée entiérement à moi-même, mes Parens s'imaginèrent que je me déterminois à un parti convenable) exciterent en moi des ſentimens que je ne connoiſſois pas encore ; je ne ſavois quel jugement en porter : des troubles involontaires, une inſatiable avidité d'un bien qui me manquoit, & que je ne ſavois où trouver, une inquiétude dévorante, me plongerent dans une langueur que je croyois devoir durer juſqu'à la fin de mes jours. Ces Aſſemblées qui ſe tenoient chez mon frere, & dont j'avois toûjours fait mes plus cheres délices, n'avoient plus d'agrémens pour moi ; ſi je ſentois quelque ſoulagement, ce n'étoit que lorſque j'entendois parler Crates ; alors, je l'avouë, une joie ſecrète s'emparoit de mon ame, mon ſang couloit plus librement dans mes veines. Charmante Déeſſe ! divine Volupté ! tu me comblois déja de tes faveurs ; que je ſavois peu en profiter !

Mes Parens, déſeſpérés du changement ſubit qui s'étoit fait en moi, employerent tout pour me rendre à mon premier état : ils

penſerent que rien n'y ſeroit plus propre que les voyages ; mon goût décidé pour les Sciences, les confirma dans cette idée. Ils me conduiſirent à Athénes ; mais ni les exercices fameux des Savans de cette Ville, ni les plaiſirs brillans que l'on y goûte, n'apportoient aucun changement à mon état ; ma langueur augmentoit chaque jour ; on cherchoit en vain à en pénétrer la cauſe : enfin, à force d'étudier les mouvemens dont j'étois agitée, je parvins à découvrir ce qui me manquoit pour être heureuſe ; je connus que la poſſeſſion de Crates étoit le ſeul reméde qu'on pût apporter à ma maladie. On ſe flatte aiſément quand on eſpére ; auſſi ne doutai-je pas que Crates ne conſentît à me donner la main.

Alors mon cœur, d'accord avec mon eſprit, ſe tranquiliſa ; je ne reſpirois plus qu'après le moment qui me devoit rendre mon cher Crates : je preſſai mes Parens de retourner à Maronée ; ils y réſiſterent d'abord, perſuadés qu'ils étoient qu'Athénes avoit produit le changement qu'ils admiroient : enfin, ils céderent à mes inſtances. Avec quelle joie ne repris-je pas le chemin de ma Patrie ? C'eſt le ſeul moment où elle m'ait été chere.

Déja enyvrée des plaiſirs que je devois goûter, je m'y abandonnois entiérement ; mon imagination échauffée me les renouvelloit à chaque inſtant : quelle vivacité ! quels tranſports ! Hors de moi-même, je croyois réellement les partager avec l'objet de mes déſirs. Douce erreur, pourquoi m'abandonnois-tu !... Renduë à moi-même, je ſentois tout le prix de la volupté, je ne m'occupois plus qu'à me procurer de ces douces rêveries, de ces évanoüiſſemens pleins de charmes ; les déſirs qui m'agitoient, faiſoient une partie, ou plûtôt étoient la premiére cauſe du plaiſir dont je joüiſſois.

Rien ne me le faiſoit mieux ſentir que cette avidité que j'avois à le ſaiſir auſſi-tôt qu'il s'offroit ; alors la crainte de le perdre & mille autres idées, qui, comme autant de ſpectres effrayans, venoient ſe préſenter à mon eſprit, m'en faiſoient ſentir tout l'avantage. Vous le ſavez, grands Dieux ! ſi dans ces momens précieux j'ai négligé de prendre toutes les précautions néceſſaires pour le conſerver. Mais, ô fortune ennemie ! que de revers n'eûs-je pas à eſſuyer, que d'aſſauts à ſoutenir, avant que de parvenir où je déſirois !

Mes Parens me voyant rétablie, me preſſerent de choiſir un Epoux ; ils me laiſſoient cette liberté, diſoient-ils, parce qu'elle devoit faire mon bonheur. La vie indifférente & libre que menoit Crates, vint alors ſe préſenter à moi avec tous ſes charmes ; j'étois tellement prévenuë en ſa faveur, que je ne doutai pas que mes Parens ne conſentiſſent à mon choix. Après quelque tems de délibération feinte, je leur déclarai ce que j'avois réſolu. La ſurpriſe où ils furent de m'entendre, les empêcha d'abord de m'interrompre : je pris leur ſilence pour un conſentement tacite ; je détaillai avec feu les raiſons que j'avois d'embraſſer ce genre de vie : l'empreſſement où j'étois de ſuivre librement mon inclination, déployoit en moi tous les reſſorts de cette éloquence naturelle, ſi propre à toucher les cœurs. Que devins-je, quand rappellés à eux-mêmes, j'eſſuyai de leur part les reproches les plus ſanglans, m'aſſûrant qu'ils ne conſentiroient jamais à un choix ſi ridicule ! Non, la mort la plus cruelle m'eût été mille fois plus douce. Ces menaces, quelques ſévéres qu'elles me paruſſent, ne m'épouvanterent pas aſſez pour me faire changer de réſolution. Mon cœur d'un excès de joie, où il s'étoit trop tôt plongé, paſſa tout-à-coup à des tranſports de fureur & de rage que j'eus peine à ſoutenir. Inébranlable dans mon deſſein, je réſolus d'avoir par force ce que je ne pouvois

obtenir de gré ; je me modérai autant que je pus. Vous pouvez, leur dis-je, faire ce que vous jugerez à propos : Crates ſeul a droit d'être mon Epoux ; je ſens que ſans lui je ne peux vivre heureuſe, & ſi vous perſiſtez dans vos premiers deſſeins, je ſaurai par une mort prématurée me délivrer des tourmens que vous me préparez, & que je ne puis enviſager ſans frémir.

Je n'en dis pas davantage : ce peu de paroles prononcées avec fermeté, les fit lire dans le fond de mon ame ; ils connurent que j'étois fille à ſoutenir ce que j'avois avancé ; ainſi toute réflexion faite, ils conſentirent à ma demande. Ce changement ſi prompt me donna plus de défiance que de ſatisfaction. Enfin, quoiqu'il pût arriver, j'étois entiérement décidée ; & la réſolution de Crates, que j'avois vû quelque tems auparavant prêt à me ſeconder de tous ſes efforts, me tranquiliſoit. Je le cherchai pour lui faire part de la reponſe que m'avoient fait mes Parens, & prendre avec lui les meſures néceſſaires pour ſurmonter les obſtacles qu'ils pourroient oppoſer à notre union. Le ſort, qui dans ces momens ne ſembloit reſpirer que ma perte, me le déroba pendant trois jours à mes recherches. Que ce tems me parut long ! chaque moment étoit pour moi un nouveau ſujet de peine ; tantôt je me repréſentois Crates infidéle & parjure : Ah ! me diſois-je, entiérement abandonné à lui-même, il ne veut s'embaraſſer de rien, il craint que je ne lui ſois à charge ; mais qu'appréhende-t'il ? ne connoît-il pas mes diſpoſitions ? peut-il en douter ? Non, je ne comprends point comme l'eſprit peut être aſſez fort, pour ſupporter les viciſſitudes violentes qui ſe ſuccédent ſi rapidement dans ces momens de criſe : Crates n'étoit pas le ſeul que j'accuſaſſe des maux que je ſouffrois, je m'en prenois à moi-même, aux Dieux, à toute la nature. Enfin, à force de me tourmenter, je m'étois perſuadée que je ne devois plus eſpérer de ſuccès. Déja le plus noir chagrin avoit

ſuccédé à ces tranſports de douleur & d'impatience, quand je réſolus de voir mon frere, pour apprendre de lui, pourquoi Crates s'étoit obſtiné à me fuir pendant tant de tems. Il avoit vû naître mon panchant, il l'avoit approuvé, ſes conſeils m'y avoient affermie ; j'avois droit d'eſpérer de lui quelques conſolations. Que de peines ne me ſerois-je pas épargnée, ſi je l'euſſe conſulté plûtôt !

Nos Parens, me dit-il, entiérement oppoſés à vos deſſeins, ont mis tout en uſage pour vous détourner du parti que vous voulez prendre : vous aurez peine à le croire ; Crates lui-même a été ſollicité de ſe détacher de vous ; les plus belles promeſſes, les préſens, l'or, l'argent, rien n'a été épargné pour le corrompre ; ſon eſprit ferme & généreux lui a fait mépriſer toutes ces offres. Pour ſe délivrer de leurs pourſuites importunes, il eſt convenu avec eux, qu'il ne vous verroit pas pendant trois jours, & qu'il feroit même tous ſes efforts pour vous empêcher de vous unir à lui ; mais ne vous y trompez point, ma chere Hipparchia, Crates toûjours fidéle, ne reſpire qu'après le moment heureux qui doit vous unir ; ſoyez conſtante, réſiſtez à ſes diſcours, & ſoyez sûre que nos Parens, vaincus par votre fermeté, vous laiſſeront maîtreſſe de vos actions : Crates lui-même m'a averti de toute cette manœuvre ; je vous ai dit pourquoi il s'y étoit prêté : ainſi tranquiliſez-vous, & comptez ſur un heureux ſuccès.

Mon frere ne m'avoit jamais trompée ; je me livrai entiérement à ſes conſeils, & je me préparai à la ſcéne violente que j'avois à ſoutenir. Je touchois au moment qui me devoit rendre Crates, mais mon impatience l'emporta. Je l'envoyai chercher & il vint auſſitôt. J'en avois trop fait pour me déguiſer davantage. Mes Parens furent témoins des tranſports de ma joie ; quand je le vis près de moi, je l'accablai de careſſes les plus tendres. En vain il

me rebuta, je ne ceſſai, que pour lui laiſſer un moment de liberté, qu'il me demanda pour m'expliquer ſes intentions.

Ypenſez-vous, Hipparchia, me dit-il, avec cet air rude qui lui étoit ſi naturel ? Quoi ! à la ſieur de votre âge, dans le ſein des richeſſes & des délices, vous voulez tout quitter pour ſuivre un homme pauvre & déja vieux ? Que pouvez-vous en attendre ? Incapable de changer, vous ne pouvez pas même eſpérer de lui les plaiſirs que tout autre pourroit vous procurer ? Ah ! m'écriai-je, pourquoi vouloir augmenter mes peines ? Non, Crates, tous ces aveux ſont inutiles, vous ſeul pouvez faire mon bonheur. Prête à vous ſuivre, je renonce à tout. He bien, ajouta-t'il, encore plus irrité, voyez mes biens, examinez mes habillemens, conſidérez mon corps, c'eſt tout ce que je poſſéde, & ce que je poſſéderai jamais : ma beſace & mon bâton me ſont plus chers que le plus brillant équipage : je déteſte les honneurs, je mépriſe les richeſſes, & pour vivre avec moi, il faut que vous ayez les mêmes ſentimens. Avec quelle ardeur ne ſuivis-je pas ſes conſeils ! Je quittai ces vains ornemens, cette inutile parure, dont juſqu'alors on m'avoit chargée malgré moi, je ne me reſervai qu'une ſimple robe. Crates, charmé de mon empreſſement, me reçut avec tendreſſe entre ſes bras : ſon front ſe dérida pour la premiére fois. Quoiqu'enchantée de mon nouvel état, il me manquoit encore quelque choſe, un feu ſecret me conſumoit je ſentois que Crates pouvoit l'éteindre ; je le preſſai de nous unir par des liens plus étroits. Animée de cette douce eſpérance, je quittai la maiſon de mon Pere avec une joie ſans égale. Crates craignoit encore la vengeance de mes Parens : ils croyent, me dit-il, que je vous ai ſéduit ; fuyons, gagnons Athénes ; là, libres de toute inquiétude, nous ſatisferons nos déſirs. Que ce retardement me coûta cher ! Il fallut cependant m'y réſoudre. Enfin, après un chemin fort rude, qui me parut en-

core plus long, nous arrivâmes à cette Ville tant déſirée. Dieux ! que je m'y dédommageai bien des peines que j'avois eu à y venir... Fameux Portique, lieu charmant, ce fut toi qui vis le premier mes tranſports amoureux : Que dis-je ? le ciel, la terre, tout fut témoin de mes plaiſirs. Hors de moi-même, j'y goûtai des plaiſirs divins, j'y vis la volupté avec tout ce qu'elle a de plus charmant, je commençai véritablement à profiter de ſes faveurs. O vous, mortels inſenſibles, froids contemplateurs d'un ſpectacle ſi touchant ! quoi ! à la vûë de tant de délices, vous reſtâtes immobiles ! Bien plus, un lâche, un ſtupide envia au ſoleil la gloire de nous éclairer ; il voulut nous couvrir d'un manteau ; mais ſa précaution fut inutile : ce voile incommode parut ſe retirer de lui-même. Une Puiſſance plus qu'humaine, préſidoit à nos actions, & approuvoit, ſans doute, nos plaiſirs. Heureuſe, ſi elle les voyoit ſans jalouſie !

Crates ne put fournir longtems une carriére ſi pénible, ſes forces épuiſées l'abandonnerent entiérement. Quelle fut ma ſurpriſe, quand j'apperçus le changement qui s'étoit fait en lui ! il me parut ſi extraordinaire, que je crus que c'en étoit fait. Non, je ne pus me perſuader qu'il fût jamais en état de goûter des plaiſirs ſemblables à ceux que je venois de partager avec lui. Je penſai m'allarmer, mais les idées voluptueuſes, dont j'étois remplie, l'emporterent ſur tout autre ſentiment. Victorieuſe de Crates, je crus pouvoir joüir de la liberté permiſe par la Secte que j'avois embraſſée ; je triomphois ſur le champ de bataille, & j'attendois avec impatience que quelqu'un voulût entrer en lice avec moi, & tâchât de remporter une victoire que Crates m'avoit inutilement diſputée. O foibleſſe humaine ! j'y vis des Philoſophes de toutes Sectes, j'y vis des hommes de tout âge : le dirai-je ? j'y vis des Cyniques, qui, le feu dans les yeux, ne reſpiroient que le combat, &

je n'en vis pas un aſſez hardi, pour venir éteindre ſur le champ une flamme, dont il aimoit mieux dévorer en lui toute l'ardeur, que de rendre le Public témoin d'une ſi belle lute. Comblée encore des plaiſirs que je venois de goûter, je faiſois tous mes efforts pour les empêcher de fuir ; mais ce fut en vain, j'en avois éprouvé de trop réels pour me contenter des imaginaires ; il fallut les quitter & étouffer les reſtes de ce ſentiment qu'on appelle honte, ſuite des ridicules idées que l'on m'avoit inſpirée dans mon enfance. La peine que je ſentis, en perdant la joüiſſance d'un plaiſir ſi doux, me fit connoître combien il nous eſt néceſſaire & combien il eſt difficile de s'en priver. Qu'on ne s'y trompe point ; ceux même à qui il a plu aux hommes de donner le nom de Sage, ſont ceux qui s'en ſont le moins abſtenus. Continuellement occupés à décrier la volupté & ſes douceurs, ils s'y livrent entiérement en ſecret. Déguiſement honteux, dont ne peut être capable un eſprit qui ſait penſer ſainement de toutes choſes, & prendre aſſez ſur luimême pour ſe mettre au-deſſus des faux jugemens du Public.

Ennuyée d'attendre ſous le Portique, & voyant qu'aucun des ſpectateurs n'avoit aſſez d'audace pour m'aborder, je ſortis brillante d'un nouvel éclat. Une noble fierté m'animoit… Dieux ! quelle ſatisfaction ! Je ne vis plus la pompe & le faſte des grandeurs que comme des objets mépriſables. Indépendante de tout, je participois en quelque ſorte au bonheur de la Divinité. Mon eſprit, occupé de ces avantages, étoit plongé dans une réverie profonde, & je marchois, ſans ſavoir trop où aller, quand Anthiſténe vint me rappeller à moi. Je lui fis le détail de ce qui venoit de ſe paſſer. Charmé de ce que je portois ſi haut les interêts de ſa Secte, il me prodigua les loüanges les plus flatteuſes : ſes applaudiſſemens furent ſuivis de quelques careſſes, auxquelles je répondis fort librement ; & ne cherchant que l'occaſion de l'éprouver, & de

connoître par moi-même s'il étoit homme à ſoutenir ce qu'il avançoit, je lui propoſai l'épreuve par où Crates venoit de me faire paſſer. L'embaras où je le vis d'abord, me mit en doute ſur le parti qu'il prendroit. Les yeux attachés ſur moi, il reſta quelque tems à me conſidérer. Impatiente de ce délai, je le preſſai vivement d'en venir à une explication plus circonſtanciée. Oüi, ma chere Hipparchia, me dit-il, il eſt juſte de céder à tes inſtances & de faire avec toi l'eſſai d'un plaiſir que je ne me ſouviens pas d'avoir goûté. Ne retournons pas ſous le Portique, il ne faut pas que cet endroit ſeul ſoit le théâtre de tes triomphes ; choiſiſſons quelqu'autre place. Flattée de ce qu'il venoit de me dire, j'eſpérois de goûter les mêmes plaiſirs auxquels j'avois été ſi ſenſible. Je le ſuivis avec empreſſement. Que cet endroit me parut éloigné ! Nous nous arrêtâmes enfin, & Anthiſténe, plus par complaiſance que par goût, crut pouvoir partager avec moi les tranſports dont il me voyoit agitée. Qu'il ſe trompoit ! Au premier aſſaut il fut vaincu & mis hors de combat : loin d'éteindre mes déſirs, il ne fit que les irriter, & ſa foibleſſe me rendit furieuſe à un point, que je fus long-tems ſans ſavoir ni avec qui, ni où j'étois... Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand devenuë plus tranquile, je me vis enfermée dans une maiſon ! Quoi ! lui dis-je, trompeur, eſt-ce ainſi que tu m'abuſes ? eſt-ce là cette place où tu voulois rendre le Public témoin de ta fermeté à ſoutenir tes préceptes ? Non, tu n'es rien moins qu'un Cynique : va, je t'abhorre ; aſſez d'autres ſans toi ſoutiendront mon parti ; fuis, cache ta honte & ta foibleſſe. Son attention à m'écoûter, & ſa tranquilité calmerent un peu ma fureur... Penſez-vous, me dit-il, que ma conduite ſoit ſi blâmable ? je n'ai aucun tort de n'avoir pas voulu rendre le Public témoin d'une foibleſſe qui nous eſt commune avec les bêtes. Tel eſt le ſort de l'homme, fait pour être le joüet des Dieux, il eſt ſujet à mille

néceſſités, dont il ne peut s'empêcher de rougir... Ce diſcours me fit frémir. C'eſt en vain, lui dis-je, que tu couvres ta ſaute par une plus grande ; mille fois plus à plaindre que le moins éclairé des mortels, tu démens par tes actions les maximes que tu étales chaque jour avec tant de pompe. N'eſt-ce pas de toi que j'ai appris à ne point rougir de ce que le vulgaire regarde comme honteux ? Quoi de plus noble & de plus charmant, en effet, qu'une action qui nous immortaliſe, à laquelle cependant tu veux attacher tant de honte ? Vieillard inſenſé, prêt à finir ta courſe, peux-tu croire que la mort d'un homme ſoit plus glorieuſe que ſa création ? L'homme meurt en public, & dans ces momens critiques, il ſe donne en ſpectacle ; & pourquoi ? c'eſt qu'alors il voit la vérité telle qu'elle eſt, il reconnoît le ridicule des préjugés, & emploie utilement le peu de tems qui lui reſte ; perſonne ne lui conteſte l'équité de cette action ; on l'admire, on le loüe à proportion qu'il témoigne plus ou moins de courage. Et quelles loüanges ne méritai-je pas, pour avoir triomphé des préjugés de tout un Peuple ſpectateur, envieux de ma fermeté ? Jamais tu ne me perſuaderas que la deſtruction d'un être ait quelque choſe de plus noble que ſa production. Je te quitte ; donne à l'univers étonné le ſpectacle frappant d'un eſprit qui ne ſait pas ſe ſoutenir lui-même. Je lui parlai pour la derniére fois ; auſſi exacte à le fuir, qu'il étoit empreſſé à ſe raccommoder avec moi. je l'évitai par-tout, & je connus alors combien peu j'avois à eſpérer de ceux de ma Secte. Le dirai-je ? Je me repentis preſque de l'avoir embraſſée ; non que je déſapprouvaſſe la liberté qu'elle donne ; au contraire, elle faiſoit tous mes charmes, elle donnoit un libre accès à cette douce volupté, au-deſſus de laquelle je n'ai jamais rien connu.

Je ſortis bientôt de cette incertitude. Un jeune-homme grand & bien fait, & dont la force paroiſſoit l'emporter ſur la beauté,

m'avoit paru plus ſuſceptible que les autres des plaiſirs qu'il m'avoit vû partager avec Crates. Je le regardai dès lors comme celui qui pouvoit contribuer à ma félicité. Je ne le connoiſſois pas, & ne ſavois où le trouver... Amour ! tu conduiſis mes pas, ton divin flambeau m'éclaira ; pouvois-je manquer de le rencontrer ? Bleſſé du même trait que moi, je le trouvai dans une Aſſemblée publique diſtrait & réveur, moins occupé, ſans doute, de ce qui s'y paſſoit, que des moyens de me voir. Quelle fut ſa joie, quand il apperçut que je l'abordois familiérement ! La ſituation où il m'avoit vû avec Crates, le fit juger que je n'étois pas aſſez cruelle pour le laiſſer languir. M'ayant tirée à l'écart, il me propoſa de me conduire dans une maiſon, dont il diſpoſoit abſolument. Là, me dit-il, dans une abondance parfaite de toutes choſes, nous goûterons à loiſir les plaiſirs les plus doux. Tout ce qui avoit l'air de contrainte étoit incompatible avec moi ; auſſi lui propoſai-je à mon tour de lui prodiguer ſur le champ les careſſes les plus tendres. Je ne pus le vaincre. Je ſuis à plaindre, me dit-il, charmante Hipparchia, de n'avoir pas autant de fermeté que vous : les ſentimens que j'ai ſucé avec le lait & qui me dominent entiérement, ne me permettent pas d'accepter la propoſition que vous me faites ; mais par tout ce que la volupté a de plus délicieux, par le feu divin qui me dévore, par Vénus même, belle Hipparchia, cédez à mes inſtances, laiſſez-vous conduire à cette maiſon que je vous ai indiqué ; là, je vous le repéte, vous vous trouverez au centre des plaiſirs.

Que faire en pareil cas ? Je n'avois pas à choiſir ; par ſes ſentimens je ne pouvois ignorer que je ne trouverois perſonne qui pût ſe réſoudre à partager mon inclination à braver le Public. Je l'aimois, que falloit-il de plus pour m'engager à le ſuivre ? Je conſentis à tout ce qu'il voulut : on peut croire que nous n'eûmes rien de

plus preſſé que de nous rendre au plûtôt à cet endroit tant déſiré. Dieux ! quels plaiſirs n'y goûtai-je pas ! L'Amour lui-même ne peut en éprouver de plus parfaits : la nature attendrie ſembloit y prendre part ; la vigne s'attachoit plus étroitement à l'ormeau ; les oiſeaux redoubloient leurs concerts amoureux ; les fleurs s'entrelaſſoient les unes aux autres ; le ſoleil même ſembla s'épurer pour éclairer nos tranſports. Agaſyrthe, le charmant Agaſyrthe me diſputoit ſi vigoureuſement la victoire, que je ne ſais lequel dans ce combat amoureux l'eût remporté, ſi fatigués plûtôt que vaincus, nous ne nous fuſſions retirés d'un commun accord.

Je connus alors juſqu'où le plaiſir pouvoit aller, je l'avouë, j'en étois tellement avide, que je ne déſeſpérai pas de pouvoir en goûter de plus parfaits. Que les Cyniques me parurent au-deſſous d'Agaſyrthe ! je ne parle pas d'Anthiſténe, il ne connoiſſoit pas la véritable volupté, & étoit hors d'état de la jamais connoître. Crates, lui qui paſſoit pour le plus voluptueux de tous, à peine, malgré tous ſes efforts, avoit-il pû me donner une légére idée des plaiſirs, dont je venois de joüir. Non, il ne me manquoit plus rien pour être heureuſe ; je me trouvai amplement dédommagée de la ſatisfaction que j'aurois euë à braver le Peuple d'Athénes, j'y devins ſenſible ; je rappellai là-deſſus toute mon indifférence : il ſavoit, à n'en pouvoir douter, à quel point je portois la fermeté Cynique. Ainſi, raſſurée ſur la réputation que j'avois voulu me faire, je réſolus de pouſſer auſſi loin qu'il me ſeroit poſſible les plaiſirs que j'attendois d'Agaſyrthe.

Ses empreſſemens toûjours nouveaux, ſon ardeur qui paroiſſoit renaître à chaque inſtant, étoient pour moi une ſource intariſſable de délices. Puiſſante Déeſſe ! toi ſeule que j'ai reconnuë pour ma Souveraine, tu nous comblois de tes faveurs les plus pré-

cieuſes ! Momens heureux ! j'expirois entre les bras d'Agaſyrthe, Agaſyrthe ſe pâmoit entre les miens, nos plaiſirs confondus, nos cœurs réünis joüiſſoient de la félicité la plus parfaite. Helas ! que le reſte des hommes nous ſembloit peu de choſe. Ce fut, j'oſe le dire, le ſiécle d'or de ma vie ; mais qu'il dura peu ! Agaſyrthe, le tendre, le voluptueux Agaſyrthe, de la plus douce volupté paſſa à un chagrin mortel ; ſa foibleſſe me fit croire qu'il étoit arrivé au terme fatal de ſa vie ; je n'enviſageai qu'avec horreur la ſéparation qui ſe devoit faire entre nous. Que je connoiſſois peu les hommes !

Agaſyrthe déſeſpéré, me fit le récit de la ſituation où il ſe trouvoit ; je tremblai juſqu'à ce qu'il m'eût appris qu'il ne falloit que peu de tems pour le rétablir. Ah ! lui dis-je, ne t'allarme plus, rappelle tes forces, je t'en conjure par la volupté même ; d'autres en attendant peuvent me contenter ; ſois ſûr que tu me trouveras toûjours la même, & prête à faire avec toi les ſacrifices les plus agréables à l'Amour. Ah ! cher Agaſyrthe, l'idée des plaiſirs dont tu m'as comblée, me poſſéde encore toute entiére : de grace, ne la laiſſe pas fuir ; je ſais que tu ne peux pas l'entretenir ; mais tu as des amis, tu connois de jeunes Athéniens, appelle-les ici : ſpectateurs des plaiſirs que nous goûterons enſemble, tes forces en reviendront plus vîte, & tu te ſentiras plûtôt en état de les partager avec eux. O caprice de l'eſprit humain ! Agaſyrthe inſenſible à mes careſſes, inexorable à mes priéres, fut ſourd à toutes mes demandes : jaloux d'un bonheur que tant d'autres lui envioient, il ne voulut le partager avec perſonne. Le cœur rempli d'amertume, il ne regarda plus ma paſſion, qui juſqu'alors avoit fait ſes délices, que comme une débauche outrée. Il me fit les plus vifs reproches ; il alla juſqu'à m'accuſer de l'avoir reduit à l'état miſérable où il ſe trouvoit.

Je l'écoutois ſans mot dire, & ma tranquilité alloit changer ſon dépit en fureur, quand je lui répondis en ces termes : Finiſſez de grace, votre eſprit encore plus malade que votre corps, a beſoin de repos, la colére vous eſt plus dangereuſe que vous ne penſez. Adieu, je vous quitte, je ne veux plus altérer votre tranquilité. Je partois, en effet ; car je croyois pouvoir ſortir encore plus librement que je n'étois entrée. Je me trompois ; Agaſyrthe outré, ordonna que l'on me retint. Mon premier deſſein fut d'employer la force pour me débaraſſer ; mais que pouvoient les foibles efforts d'une femme, qui avoit à ſe défendre d'une foule d'Eſclaves ? Je cédai à propos, & je ſus ſi bien diſſimuler, qu'Agaſyrthe trompé, crut que j'étois réſoluë de vivre avec lui tant qu'il jugeroit à propos : j'affectai une grande tranquilité. Je réfléchiſſois beaucoup, & c'étoit ou ſur les moyens de m'échapper de ſa maiſon, ou ſur ceux de modérer le panchant que j'avois pour le plaiſir. Pour le premier, je ne doutois pas d'en trouver bientôt l'occaſion : la ſeule idée du ſecond me faiſoit frémir. Je ne prévoyois rien de plus malheureux, que d'être reduite à ne pouvoir me livrer ſans contrainte à la volupté.

Pendant ce tems, un Eſclave favori d'Agaſyrthe, jeune, bien fait, & qui par ſes ſentimens s'élevoit au-deſſus de ſon état, brûloit des mêmes feux que ſon Maître : il avoit été témoin de l'empreſſement que j'avois eû à les éteindre, & il crut que mon inclination dominante lui feroit trouver en moi aſſez de facilité pour contenter ſes déſirs. Il ne ſe trompoit pas ; en toute autre circonſtance, quels charmes n'eus-je pas trouvé à faire un ſi beau ſacrifice à l'adorable Cypris ? Mais, ô divine Volupté ! que d'amertumes étoient mêlées à tes faveurs ! Privée de ma liberté, tout m'étoit odieux, dans un endroit où j'étois retenuë par force. En vain Ilotas (c'eſt le nom de cet Eſclave) tâchoit de me faire connoître ſes

ſentimens : toûjours attaché à mes pas, ſous prétexte de me garder, il trouvoit mille occaſions de me fatiguer de l'inutile aveu d'une flamme que je mépriſois : mes refus ne faiſoient que l'enflammer davantage ; enfin, il en vint à un point, que je le menaçai de me plaindre à ſon Maître de ſon impudence. Ce mot fut pour lui un coup de foudre. Il n'oſa pas me répondre. Qu'il avoit occaſion de ſe venger ! Je voulois m'échapper, lui ſeul pouvoit m'en donner les moyens. Quels reproches ne me fis-je pas ! quand réfléchiſſant ſur ma conduite, je connus que mon reſſentiment avoit retardé ma liberté. Je changeai de façon avec Ilotas : autant je l'avois rebuté, autant je devins complaiſante pour lui. Lorſque j'étois ſeule, je lui faiſois mille agaceries : ſes feux rallumés devinrent plus violens ; il me preſſa de le ſatisfaire ; je le refuſai, mais de façon à l'enflammer davantage. Voyant enfin que je pouvois l'engager à tout, je lui demandai, ſi pour prix des derniéres faveurs, il vouloit m'aider à fuir d'un lieu que je déteſtois. Ah ! me dit-il, pouvez-vous douter de mon empreſſement à vous obéïr ? Nous ſommes près de la nuit ; le Ciel couvert de nuages ſemble favoriſer notre entrepriſe, & trop heureux de vous ſervir, je trompe avec joie un Maître que je déteſte, dès qu'il a oſé vous contraindre. Modérez vos tranſports, lui dis-je, vous ignorez apparemment les coûtumes de ce Pays : un Maître a droit de faire arrêter ſon Eſclave partout où il le trouve. Accompagnez-moi juſqu'auprès d'Athénes, là je vous tiendrai ma promeſſe, & la nuit ſera aſſez longue pour vous donner le tems de vous retirer, ſans que l'on vous ſoupçonne d'avoir favoriſé ma fuite. Aveuglé par les plaiſirs qu'il eſpéroit, le miſérable Ilotas conſentit à tout. Nous ſortîmes auſſi-tôt que nous le pûmes. Sa paſſion me touchoit vivement : j'euſſe été charmée de lui procurer ſa liberté ; mais ne le pouvant, je l'en dédommageai par des faveurs qui lui devinrent

funeſtes. Que nous penſions peu au triſte ſort qui l'attendoit ! Il me conduiſit juſqu'à la porte d'Athénes, & retourna avec précipitation chez Agaſyrthe.

Si le flambeau de l'Amour l'éclairoit en ſortant, les plus cruelles furies accompagnerent ſon retour. Agaſyrthe, agité de ſoupçons inconnus, n'avoit pû s'endormir : il ſe promenoit par ſa maiſon, quand il entendit dans l'obſcurité marcher quelqu'un qui venoit à lui. Il s'arrête, & le malheureux Ilotas alla ſe jetter lui-même dans les bras de ſon bourreau. D'où viens-tu ? lui dit-il. L'Eſclave étonné, n'eut pas la force de répondre. Agaſyrthe crie, appelle tous ſes Eſclaves. Ilotas immobile, ne ſonge pas même à fuir, & ſe laiſſe arrêter. En vain on l'interroge pour ſavoir d'où il ſort, il s'obſtine à garder le ſilence. Tous les domeſtiques, allarmés de voir que je ne paroiſſois point pendant ce tumulte, coururent à mon appartement. On me cherche par toute la maiſon, on ne m'y trouve plus. Agaſyrthe, connoiſſant la cauſe de ſon inquiétude, fait lier Ilotas, lui arrache au milieu des tourmens l'aveu de ce qu'il venoit de faire, & termine ſa vie par la mort la plus affreuſe.

Jour à jamais déteſtable ! comment oſas-tu prêter ta lumiére à une action ſi barbare ? Et toi, puiſſant Dieu des plaiſirs ! laiſſeras-tu ce forfait ſans en tirer vengeance ? Helas ! cet Agaſyrthe, ce furieux vit encore ; comblé des dons des Dieux & des faveurs de la fortune, il en joüit avec une ſécurité qu'il ſemble avoir aquiſe par un crime ſi énorme. Ineffable Providence ! eſt-ce ainſi que tu te plais à confondre nos idées, en prodiguant aux méchans des recompenſes qui ne ſont dûës qu'au mérite & à la vertu ? Mais mon reſſentiment m'emporte trop loin : non, ce ne ſont point des bienfaits ; continuellement occupé du ſoin de conſerver ou d'augmen-

ter ſes biens, ils deviennent pour lui autant de furies qui le tourmentent ſans relâche.

Fin de la premiére Partie.

02

HIPPARCHIA,

OU

LA COURTISANNE

GRECQUE.

SECONDE PARTIE.

pag. 65

Prière de saisir 3 paramètres par ligne.
Paramètre 1 : 1
Paramètre 2 : HIPPARCHIA,
Paramètre 3 : 250
Paramètre 4 : 1
Paramètre 5 : HISTOIRE
Paramètre 6 : 190
Paramètre 7 : 1
Paramètre 8 : PHILOSOPHIQUE,
Paramètre 9 : 170
Paramètre 10 : 1
Paramètre 11 : TRADUITE DU GREC.

Paramètre 12 : 150
Paramètre 13 : 1

Paramètre 14 :

Paramètre 15 : 100
Paramètre 16 :

Ue l'homme ſeroit heureux, s'il pouvoit ſans ſatieté & ſans interruption ſe livrer aux charmes de la volupté ! Il pourroit ſe vanter d'avoir atteint le ſouverain bien ; ſes déſirs ne naîtroient que pour être comblés ; il ne ſeroit plus en proie aux ſoins, aux inquiétudes & au dégoût, mille fois plus terribles qu'eux.

Le goût décidé que nous avons tous pour la volupté, eſt une preuve de ce que j'avance ; j'en prends à témoin l'univers entier. Où eſt l'homme qui trouve quelque choſe de plus parfait que la joüiſſance du plaiſir ? Cette indifférence, cet oubli général où il eſt de toutes choſes, prouvent combien dans ce moment il eſt tranquile & ſatisfait.

Mais comme il ne lui eſt pas donné de ſe procurer lui-même cette heureuſe continuité de plaiſirs, il faut qu'il y ſupplée & travaille à ſon bonheur autant que ſes forces lui permettent, c'eſt-à-dire, toûjours avec prudence & modération. Qu'y a-t'il en effet de plus à craindre ? Qu'y a-t'il de plus terrible que l'état auquel le reduiſent les excès auxquels il ſe laiſſe emporter ?

Agaſyrthe en étoit une preuve senſible ; je l'avois vû noyé dans le plaiſir, oublier le reſte de la terre avec une ſatisfaction ſans égale ; enfin, je l'avois vû parfaitement heureux ; quelques inſtans après je l'avois vu triſte, inquiet, abattu. Fâcheux état ! qui l'avoit conduit juſqu'à la fureur. Un ſi funeſte changement m'avoit vive-

ment touchée ; je ne craignois rien tant que de l'éprouver encore. Dieux tous puiſſans ! vous m'en avez préſervée ; que ne vous dois-je point pour un tel bienfait ! La réflexion ſeule a pû modérer cette vive ardeur pour le plaiſir qui me dominoit entiérement ; car en lui preſcrivant des bornes raiſonnables, je connus par ma propre expérience, que débaraſſée de tout autre ſoin, je pouvois porter mon bonheur à ſon point de perfection, en ce que mon imagination étant toûjours occupée de la volupté, l'idée ſeule auroit pour moi des charmes peu comparables, à la vérité, à ceux de la joüiſſance ; mais du moins aſſez forts pour me dérober aux inquiétudes qui tourmentent ſans ceſſe le commun des hommes, & qui les mettent hors d'état de goûter des plaiſirs purs. C'eſt ainſi que la fureur d'Agaſyrthe & la fin tragique d'Ilotas me rendirent à moi-même, & que dans le malheur de l'un & de l'autre, je parvins à trouver mon bonheur.

Ces réſolutions priſes, je retournai chez Crates, je lui trouvai cet air rude, ces maniéres bruſques, ces diſcours choquans que j'avois toûjours connu en lui. Quel changement pour moi ! Accoûtumée aux diſcours tendres & flatteurs d'Agaſyrthe, je me voyois vis-à-vis d'un homme qui n'avoit jamais ſouri. Mais à quoi m'arrêtai-je ? Je joüiſſois d'une liberté parfaite ; que me falloit-il de plus ? Je triomphai encore une fois des ridicules préjugés des Athéniens ; Crates me conduiſit près du Temple de Minerve, & là nous montrâmes au Peuple aſſemblé combien nous faiſions peu de cas des fauſſes maximes de ſageſſe & de prudence, qu'il a plu au vulgaire d'attribuer à cette Déeſſe. Notre fermeté penſa nous coûter cher ; les Athéniens, jaloux de notre bonheur, ne prétendirent pas moins que de nous en priver pour jamais. Des hommes infames, nés pour la perte & le malheur de la ſociété ; des délateurs iniques nous accuſerent de renverſer l'ordre établi

dans la République, & de braver hautement les loix. L'Aréopage, cette Aſſemblée ſi fameuſe, dégénéra cette fois de cette équité, que l'on diſoit incorruptible : elle nous enjoignit, ou reſſource, de ceſſer nos déſordres ; car c'eſt ainſi qu'elle qualifioit notre conduite, ou de quitter la République, & cela ſous peine du dernier ſupplice. Cet Arrêt, quelque dur qu'il pût paroître, n'eut rien d'affligeant pour moi. Crates, cet homme que je croyois ſi ferme, parut déconcerté. Il faut, dit-il, céder à la force : nos préceptes, joints à l'autorité, pourroient triompher des fauſſes préventions, & nous venger des jugemens iniques des hommes. Par malheur, nous avons l'autorité contre nous ; nos préceptes, quelques juſtes qu'ils ſoyent, ſont une foible reſreſſource, ſur-tout avec des hommes qui les déſapprouvent : Ainſi que faire ? Mon parti eſt pris ; je céde à la force : nos plaiſirs pour être ſecrets, n'en ſeront pas moins exquis.

Lâcheté honteuſe ! déguiſement déteſtable ! m'écriai-je, à qui ſe fier déſormais, ſi celui que je croyois le plus intrépide de tous les hommes, a le cœur ſi bas ? Ecoute-moi, lui dis-je, & ſuis mes conſeils, ſinon je t'abandonne pour jamais. Cédons à la force, j'y conſens ; mais cédons-y ſans baſſeſſe ; fuyons cette Ville ingrate fuyons ces Juges iniques ; d'autres, moins prévenus qu'eux, nous recevront favorablement. Que ces hommes aveugles condamnent nos actions, nos peres leur en ont donné le droit ; qu'ils triomphent de notre liberté, c'eſt à quoi je ne conſentirai jamais. Partons, je t'en conjure ; qui peut te retenir ici ? Ce ne ſont pas tes amis, je ne t'en connois point ; ce n'eſt pas l'amour de la Patrie ; l'univers entier t'eſt égal ; par-tout tu trouveras ta maiſon, par-tout tu trouveras ta famille : de grace, épargne au Public, déja prévenu contre nous, le ſpectacle de ta foibleſſe & de ton changement.

C’en étoit fait, Crates ébranlé alloit céder, s’il n’eût pas trouvé en moi une fermeté à laquelle il n’oſoit s’attendre. Etonné de la vivacité de ma réponſe, il me dit qu’il me rendroit l’arbitre de ſon ſort, & que je n’avois qu’à décider de l’endroit où je voulois me retirer, qu’il étoit prêt à me ſuivre, fût-ce aux extrêmités de la terre. Partons donc, lui dis-je, cherchons un azile, où, à l’abri de la cenſure & de l’envie, nous puiſſions joüir librement du ſeul bonheur, auquel nous ayons droit de prétendre.

Déeſſe du plaiſir ! adorable Vénus ! tu nous conduiſis à Lampſaque : ce lieu charmant, où le bonheur & les plaiſirs ſembloient unis pour jamais, étoit le théâtre de la liberté. Demetrius l’avoit choiſi pour s’y venir délaſſer quelquefois des travaux de la guerre, qu’une ambition démeſurée lui faiſoit ſoutenir ou entreprendre. Dieux ! qu’il étoit à plaindre, ce Prince magnanime, qui dans de certains tems paroiſſoit joüir de la félicité la plus parfaite, paroiſſoit dans d’autres né pour la deſtruction du genre humain ; car alors le fer, le feu, le pillage, enfin, tout ce que la guerre a de plus horrible, ſembloient faire ſes déſirs. Livré à l’inſatiable avidité de commander, il entaſſoit conquêtes ſur conquêtes, & ne ſe croyoit heureux qu’à proportion qu’il voyoit augmenter ſes ſoins ; il ne prévoyoit pas que cet effroyable exercice cauſeroit ſa ruine.

Ce ne fut pas dans ces tems malheureux que j’arrivai à Lampſaque. Demetrius, excédé des travaux de la guerre, avoit donné relâche à ſon ambition, & joüiſſoit tranquilement des plaiſirs, qui ſeuls peuvent rendre l’homme véritablement heureux, & il en joüiſſoit avec cette vivacité, qui ſeule y peut mettre le prix.

Le bruit de ma beauté & de ma hardieſſe m’y avoit précédé ; tous s’empreſſoient à me voir, aucun ne me vit avec indifférence.

Je fus préſentée à Demetrius ; il me fit un accuëil charmant. Votre réputation, me dit-il, vous a prévenuë dans ces lieux ; je vois avec plaiſir que vous la ſoutenez parfaitement. Mes Sujets, enchantés de votre arrivée, ne parlent plus que de vos charmes, & ils eſpérent d'autant plus de vos bontés, qu'ils ſe perſuadent que vous ne ſerez pas plus ſévére pour eux, que pour les Athéniens. Vous n'avez plus de revers à craindre. Ce ſéjour ne reſpire que la volupté ; chacun s'y livre à mon exemple ; ſuivez votre panchant en toute liberté, & contribuez à votre bonheur & à celui de mes Sujets. Grand Roi ! lui répondis-je, un peu d'expérience a mis de juſtes bornes à mes déſirs : je commence à connoître ce qui peut me rendre heureuſe, & je n'ignore plus les précautions que je dois prendre pour rendre mon bonheur durable. J'ai bravé les Athéniens, je l'avouë ; j'ai cherché à me donner une idée parfaite de la volupté ; mais les ſuites funeſtes que mes plaiſirs ont eu, m'ont appris à me modérer.

Demetrius fut ſatisfait de ma réponſe. Quoique toûjours occupé ou des horreurs de la guerre, ou des douceurs de l'amour, il n'en étoit pas moins doüé de la plus ſaine raiſon. Ce Prince inacceſſible à la prévention, l'admiroit par-tout où il la trouvoit ; doux, affable, modéré, il paroiſſoit être né pour faire joüir les hommes des délices du ſiécle d'or : ſeulement à plaindre, en ce qu'il ne ſe plaiſoit pas moins à la fureur des combats, qu'à la pratique de toutes ces vertus ; il regardoit la manie de ceux que l'on appelle conquérans, comme une des vertus les plus ſublimes. Helas ! plus malheureux que condamnable, les ſiécles les plus reculés lui en fourniſſoient des exemples toûjours applaudis. Ses Courtiſans imitoient en apparence ſes vertus, & réellement ſes vices. Sa Cour nombreuſe & brillante, guerriére ou voluptueuſe, étoit livrée à la joie, ou plongée dans la triſteſſe, a proportion que

le Prince paroiſſoit pancher vers ces paſſions. Enfin, jamais un ſeul eſprit n'a mieux animé différens corps que celui de ce Roi.

Panuchrillas étoit alors à la tête de ſes armées. Un projet brillant, conçû à la hâte, & dont il promettoit les plus heureux ſuccès, l'avoit conduit aux plus hautes dignités. Il flattoit l'ambition de ſon Maître, & lui faiſoit entrevoir la domination de toute l'Aſie. Le fond de la perſpective étoit ſéduiſant pour un Prince, qui ne reſpiroit que de nouvelles conquêtes ; mais le ſuccès ne répondit pas à l'eſpérance. Panuchrillas abuſé lui-même, ne connoiſſoit pas les Peuples à qui il avoit à faire. Bien loin d'agrandir les Etats de ſon Maître, il s'étoit mis dans le cas de les voir diminuer. L'envie ne l'avoit pas épargné ; & il perdit avec la faveur du Prince la plus grande partie de ſon crédit. Lequel des deux blâmerons-nous, ou le Prince d'avoir accepté, ou Panuchrillas d'avoir propoſé ? Pouvoit-on juſtement ſavoir mauvais gré à celui-ci de n'avoir pas ſû fixer l'incertitude du ſort ? Dalinales & Curnommas, qui lui ſuccéderent, ne réüſſirent pas mieux ; l'un par ſa trop grande-vivacité, l'autre par ſa lenteur, perdirent les plus belles occaſions de vaincre les ennemis de Demetrius, & je ne ſais quel eût été le ſort de ces Généraux infortunés, ſi la volupté, qui alors paroiſſoit être la ſeule ſouveraine des actions du Roi, ne l'eût emporté ſur cette violente ardeur, qui l'avoit précipité tant de fois dans les périls les plus évidens ; auſſi les Généraux n'avoient-ils pas grand crédit à la Cour.

Ducovelis étoit celui qui avoit le plus de part à la confiance du Roi. Elevé par ſa naiſſance à un rang diſtingué, il avoit ſû, par ſa complaiſance & ſes aſſiduités, s'attirer la bienveillance de ſon Prince. Sa politeſſe, ſa douceur, ſa droiture, lui avoient réünis tous les ſuffrages en ſa faveur ; on étoit charmé de voir un Favori,

qui n'employoit ſon crédit qu'à protéger le mérite par-tout où il le trouvoit. Æretos le reſſentit mieux qu'aucun autre. Né Sujet de Demetrius, ſa ſcience & ſa vertu l'avoient élevé au-deſſus de ſes égaux ; ſes ouvrages dignes de ſon génie, avoient aſſûré l'immortalité à plus d'un Héros ; mais ſes talens avoient fait ſon malheur. Expoſé aux traits de l'envie, perſécuté par ſes ennemis, il avoit été contraint de quitter ſon Pays, & il avoit trouvé une retraite honorable chez l'étranger, qui avoit été charmé de poſſéder un ſi rare tréſor. L'amour de la Patrie l'avoit fait revenir ; il avoit trouvé en Ducovelis un ami fidéle & un protecteur zélé ; & cet homme, né pour le bonheur des autres, lui a aſſûré une tranquilité, à laquelle, ſans ſon ſecours, il n'auroit pas même oſé prétendre.

Numeſtupas, Grand-Prêtre de Cérès, tenoit auſſi un rang diſtingué à la Cour de Demetrius. Ses intrigues & ſes richeſſes, plûtôt que ſa ſcience & ſa vertu, l'avoient élevé à cette haute place. Il avoit même eſpéré pendant quelque tems de ſe voir à la tête des affaires ; mais ſon eſprit trop vif, ſa façon de penſer & d'agir trop tôt dévoilée, les mouvemens même de ſes Partiſans, lui avoient fait donner l'excluſion. Ce revers l'avoit touché ſenſiblement : une eſpérance, quelque légére qu'elle ſoit, ne s'évanoüit jamais qu'avec peine.

J'admirois la conduite de tous ceux qui compoſoient la Cour de Demetrius ; je les voyois tous avidement chercher le bonheur, & pas un n'employoit les moyens néceſſaires pour y parvenir. Ceux qui paſſoient pour les plus heureux, étoient très-ſujets à prendre ſouvent l'ombre pour la réalité, & à s'abuſer eux-mêmes. Murtoſagunes étoit le ſeul qui y travaillât le plus efficacement ; il ne devoit ſon élevation qu'à ſon génie ; & le peu de cas qu'il faiſoit de tous les préjugés, le rendoit le plus aimable de tous les Cour-

tiſans. J'eus occaſion de les voir tous aſſemblés dans un repas public, que donnoit Lyſimachus, le plus puiſſant des Princes qui venoient groſſir la Cour de Demetrius. Les étrangers, qui ſe trouvoient à ſa Cour, y furent invités ; je ne fus pas oubliée, & ce fut là où je vis la premiére fois l'Athée Théodore, cet homme ſi fameux par l'accuſation d'impiété qu'il avoit eſſuyée. Plus curieux de me voir, que je ne l'étois de l'entendre, il ſe plaça à côté de moi. Son empreſſement à me parler me fit connoître que je ne lui étois pas indifférente. En vain il loüoit ma fermeté Philoſophique, & tous les talens qu'il diſoit admirer en moi ; il ne put me faire changer à ſon égard ; j'étois prévenuë contre lui, il lui étoit impoſſible de me plaire. Mon air fier & dédaigneux le fâcha à ſon tour ; il crut que le déguiſement le conduiroit plûtôt à ſes fins. Je n'ai loüé, dit-il, votre conduite, que pour ſavoir votre façon de penſer. Croyez-vous de bonne foi, qu'un homme ſenſé puiſſe approuver les excès auxquels vous n'avez pas craint de vous livrer à la face de tout un Peuple reſpectable par ſa ſageſſe & par ſa modération ? Vous blâmez l'Aréopage de vous avoir banni d'Athénes, admirez plûtôt ſa douceur ; il ne ſe lavera jamais de la tâche qu'il s'eſt faite en laiſſant vivre des monſtres auſſi pernicieux à la ſociété, que vous & votre Crates. Il vous ſied à merveille de me blâmer, lui répondis-je, vos ſentimens épurés, en matiére de réligion, ne reſteroient pas ſans recompenſe dans une République auſſi-bien policée qu'Athénes. Croyez-moi, partez, votre retour vous mettra en poſſeſſion des avantages, dont votre départ précipité de cette Ville vous a privé. Vous trouverez ſûrement dans l'Aréopage des Sectateurs zélés de votre pieuſe Philoſophie ; ils couronneront votre mérite & votre vertu de la façon la plus brillante. Je connois les Athéniens, quoiqu'ils en ayent mal agi à mon égard ; ils ne ſont pas inſenſibles aux talens, vous ne pouvez l'ignorer, ils les ad-

mirent par-tout où ils les trouvent ; ainſi, je vous le repéte, vous ne pouvez pas choiſir un théâtre plus éclatant. Ceſſez, dit-il, vos railleries ; une femme de votre eſprit & de votre conduite n'eſt pas faite pour pénétrer dans les ſecrets de la Philoſophie, une éguille & un fuſeau doivent être les ſeuls objets de ſa ſcience : vous avez voulu vous diſtinguer en ſuivant la mépriſable Secte des Cyniques ; mais dites-moi, je vous prie, quel a été votre but ? Le libertinage ſeul, & la licence outrée qui y regnent vous ont ſéduite : vous avez cherché la volupté ; encore ſi vous l'euſſiez trouvée. Qu'avez-vous donc éprouvé ? Des plaiſirs brutaux, toûjours ſuivis de la honte & des remords. Quelque piquant que fut ce reproche, je conſervai aſſez de modération pour vouloir me venger de lui, en le faiſant tomber dans les prétendus excès qu'il condamnoit ſi hautement.

La raiſon même, lui dis-je, s'explique par votre bouche ; je commence à connoître que j'ai eû tort de déſapprouver ce qu'il ne m'eſt pas poſſible de comprendre ; mais de grace, illuſtre Théodore, ne me reprochez plus ma conduite paſſée : j'ai cherché la volupté, & je la cherche encore ; elle ſeule peut me procurer un bonheur ſolide : c'eſt un ſentiment dont je ſuis intimement perſuadée, & que je ne changerai jamais.

J'accompagnai ce diſcours de regards tendres & de geſtes encore plus ſéduiſans. Théodore, en croyant m'amener à ſon but, ſe précipita dans le piége que je lui tendois. Enfin, le voyant preſque vaincu, je fis un dernier effort pour l'engager à donner à Lyſimachus & à ſes conviés un ſpectacle ſemblable à celui que j'avois donné aux Athéniens ſous le Portique. Je ne ſais quel mouvement ſecret le retint dans le tems qu'il étoit prêt à ſuccomber. C'eſt ainſi qu'aveuglé par ſa propre foibleſſe, les apparences l'avoient entraî-

né à blâmer ma conduite, & à m'en faire les reproches les plus vifs. Ses emportemens & ſa chûte avoient fait un contraſte trop ſingulier pour n'être pas apperçû ; auſſi ne m'épargnai-je pas à lui faire ſentir le ridicule outré de ſa vanité.

Déſeſpéré de s'être laiſſé vaincre, ſans avoir prévû ſa défaite, il ſortit la rage dans le cœur ; je redoutois peu ſon courroux. Murtoſagunes, ce Courtiſan qui ſavoit mêler les plaiſirs les plus doux aux plus importantes affaires, prévenu en ma faveur dès la premiére fois qu'il m'avoit vû, ſoutenoit hautement mes interêts ; je cherchois en toutes occaſions à lui en témoigner ma reconnoiſſance : Pluſieurs entretiens que j'avois eû avec lui, me l'avoient fait connoître. Que ſa façon de penſer étoit charmante ! Son rang l'obligeoit, à la vérité, à garder de certaines bienſéances ; & cette prudence n'ôtoit rien à la vivacité de ſes plaiſirs, elle lui en faiſoit mieux ſentir les douceurs. Débaraſſé du poids de ſes occupations, il venoit ſe jetter entre les bras de la volupté, & s'y livroit avec autant de liberté, que s'il en eût fait ſa ſeule occupation. Je parle bien hardiment de ſes inclinations, me dira quelqu'un ; cependant je n'ai jamais rien déguiſé, je veux bien que l'on ſache, que pendant la meilleure partie du tems que je reſtai à Lampſaque, je contribuai aux plaiſirs de Murtoſagunes.

La vanité qui m'avoit ſeule ébloüie, pendant le peu de tems que je reſtai à Athénes, n'étoit plus ma paſſion dominante : toûjours occupée à me rendre heureuſe, j'en avois trouvé les moyens moins éclatans, quoiqu'auſſi réels & plus ſolides. Le ſeul ſouvenir du tems heureux que je paſſai avec Murtoſagunes m'eſt encore ſi ſenſible, que je le conſerve précieuſement. Ah ! que ne puis-je décrire ces momens ſi doux, ces tranſports ſi charmans, où Murtoſagunes venoit ſe délaſſer entre mes bras de ſes fatigues. Helas ! s'il

eût eu autant de conſtance que d'agrémens, mes jours purs & ſereins euſſent coulé ſans aucun revers ; enfin, il étoit homme, & par conſéquent, ſujet à changer, & je crois que je ne m'y étois tant attachée, que parce que je craignois de le perdre. Il m'avoit juré mille fois une fidélité & un attachement à toute épreuve. Il ménageoit ſi prudemment ſes plaiſirs, que je ne croyois pas qu'ils dûſſent jamais ceſſer, & j'en étois tellement perſuadée, que je fus la derniére à m'appercevoir de ſon changement. On s'en étonnera ; les yeux jaloux d'une Amante ſe laiſſent rarement tromper.

Uniquement occupée de cette douce yvreſſe, dans laquelle il m'entretenoit depuis ſi long-tems, j'avois éloigné de moi toutes les idées contraires à mon bonheur ; point de ſoupçon, point de crainte, la défiance étoit bannie de mon cœur ; le ſeul Murtoſagunes avoit droit ſur mes penſées ; je ne ſongeois qu'à lui, j'imaginois mille moyens nouveaux d'augmenter le goût que nous avions tous deux pour le plaiſir ; mais l'ingrat, lorſque mon empreſſement à lui plaire me rendoit plus digne que jamais de toute ſa tendreſſe, le perfide m'abandonna, pour ſe livrer aux charmes d'une Rivale indigne de me ſuccéder. Son inconſtance ne reſta pas impunie. Netonemia, cette femme à laquelle il m'avoit ſacrifiée, le fit repentir plus d'une fois de ſon changement, rien ne pouvoit contenter ſon ambition : richeſſes, dignités, elle vouloit diſpoſer de tout ; elle connoiſſoit le rang & le pouvoir de Murtoſagunes, elle vouloit être l'ame de ſes réſolutions, ainſi que de ſes plaiſirs. Que de chagrins n'eut-il pas à eſſuyer avant que d'avoir ſatisfait à ſa paſſion ! Cette femme dure & impitoyable lui refuſoit juſqu'aux moindres faveurs, dès qu'il ne conſentoit pas à tous ſes déſirs ambitieux.

Tant de caprice & d'ambition dégoûterent enfin Murtoſagunes. Il rompit avec Netonemia, & en l'abandonnant il cherchoit avec empreſſement l'occaſion de ſe rejoindre à moi : il employa tout, il ſentoit vivement ſa faute. Mon déſintereſſement, ma tranquilité, comparée avec l'avidité inſatiable de Netonemia, le ſouvenir de la tendreſſe que j'avois toûjours euë pour lui, le panchant que j'avois à la volupté, ces plaiſirs purs & continuels que je lui avois prodigué, toutes ces idées qui le ſuivoient par-tout, me repréſentoient à lui plus aimable que jamais. Il eſpéroit que la paſſion que j'avois euë pour lui n'étoit pas encore éteinte, & qu'elle ſe rallumeroit. Si je l'avois trop aimé, pour pouvoir jamais le haïr, ſon ingratitude avoit changé ma tendreſſe en une indifférence inſurmontable ; ſes priéres, ſes careſſes, toutes ſes inſtances furent inutiles ; je conſervai aſſez d'empire ſur mon cœur pour lui ôter toute eſpérance de me ramener jamais à mes premiers ſentimens pour lui. Votre inconſtance, lui dis-je, en le quittant pour toûjours, a fait en moi un changement que je ne puis comprendre. Je ne vous hais point ; mais je ne reprendrai pas une place que j'ai quittée avec tant de peine.

Je ne crois pas que rien lui ait jamais été auſſi sensible que ce diſcours. Il me connoiſſoit incapable de changer, auſſi perdit-il toute eſpérance, & alors il commença véritablement à me connoître & à m'eſtimer. Telle eſt la façon de penſer de preſque tous les hommes ; inſenſibles aux biens qu'ils poſſédent, ils n'en connoiſſent le prix que quand ils leur ont échappé : leur mémoire trop fidéle à ſe les rappeller, fait alors chez eux ce que le diſcernement & le goût auroient dû faire plûtôt & plus utilement pour leur repos.

L'expérience que j'avois aquiſe depuis le tems que j'étois à la Cour de Demetrius, m'avoit convaincuë de la vérité de ce ſentiment ; ainſi je réſolus d'en ſortir. Rien ne m'y retenoit plus ; le goût de la nouveauté, qui m'avoit d'abord fait rechercher avec tant d'empreſſement, étoit diſſipé : à peine parloit-on de moi, quand on me voyoit ; & ſi quelqu'un y faiſoit encore attention, ce n'étoit que quelques étrangers, gens ordinairement plus occupés de la fantaiſie de voyager, que des charmes de la volupté. J'aurois attendu long-tems, avant que de trouver quelqu'un parmi eux auſſi aimable que Murtoſagunes. Ce goût décidé que j'avois pour le plaiſir, n'étoit plus aſſez violent pour m'engager à m'unir d'abord à un inconnu ; car quoiqu'il ſubſiſtât toûjours avec la même vivacité, j'avois ſû le modérer à un tel point, que Crates ſeul, pour qui je conſervois ma premiére tendreſſe, me ſuffiſoit.

Les troubles, qui ſurvinrent tout-à-coup à la Cour de Demetrius, me firent penſer ſérieuſement à mon départ. Crates qui, depuis notre ſortie d'Athénes, étoit parfaitement ſoumis à mes volontés, fut de même avis. Cette réſolution priſe, nous reſtâmes encore quelque tems, pendant lequel nous fûmes témoins des révolutions les plus ſurprenantes. Demetrius, ce Prince, dont les armées triomphantes ſembloient autrefois avoir enchaîné la victoire, ſe voyoit à la veille d'être accablé par ſes ennemis ; ſoit caprice du ſort, ſoit incapacité de la part de ſes Généraux, ſes troupes malheureuſes, loin d'avoir fait de nouvelles conquêtes, étoient reduites à défendre les frontiéres de ſes Etats.

Murtoſagunes lui-même, ce Miniſtre, dont la fortune paroiſſoit inébranlable, ſurtout étant ſoutenuë par les talens les plus relevés, ſe vit diſgracié, ſans avoir pû prévoir ſa chûte ; chéri & admiré de la plûpart des Sujets de Demetrius, craint & reſpecté des

autres, il ne pouvoit prévoir un revers ſi étrange. Tel eſt le ſort de ces hommes, qu'un mérite ſupérieur éleve au-deſſus du commun : leurs vertus font des envieux, & leurs bienfaits des jaloux & ſouvent des ingrats. Il ne l'éprouva que trop.

Netonemia, cette femme ambitieuſe, avec laquelle il avoit été contraint de rompre, cherchoit depuis longtems à ſe venger. Elle attaquoit en vain ſon pouvoir placé & ſoutenu par le Prince, elle n'avoit fait que des efforts impuiſſans ; ſa réputation ſans tâche ne fourniſſoit pas même un prétexte à l'envie la plus envenimée. A force d'intrigues & de cabales, Netonemia étant parvenuë à ſe rendre utile aux plaiſirs du Roi, les ennemis de Murtoſagunes, qui ne voyoient qu'elle ſeule capable de le détruire, la placerent d'abord chez Erphilie, Favorite du Roi depuis quelques années.

Cette Femme bonne & ſimple, & dont la douceur égaloit la beauté, contente de ſe voir honorée de la tendreſſe d'un Prince puiſſant, n'avoit d'autre occupation, que celle d'entretenir ſes charmes, & de perpétuer, s'il étoit poſſible, le goût que le Roi avoit pour elle. L'eſprit amuſant de Netonemia lui plut d'abord. Le Roi, qui la voyoit quelquefois avec Erphilie, en fut charmé, tellement que lorſqu'il y alloit, le tems qu'il ne donnoit pas aux plaiſirs de l'Amour, étoit employé à ceux de la converſation. Ambitieuſe comme elle étoit, elle ne négligea rien pour enlever à Erphilie la faveur du Roi ; elle en vint à bout. Le Prince enchanté de ſon eſprit, lui trouva encore aſſez de beauté pour plaire : il lui offrit ſon cœur, ne doutant pas qu'elle ne l'acceptât avec autant de joie que d'empreſſement. Netonemia ſe ſervit utilement de ſon eſprit ; elle ſut refuſer habilement ce qu'elle ſouhaitoit paſſionnément, & ſes refus ne firent qu'augmenter le déſir que le Roi avoit

de la poſſéder ; enfin, elle ne céda que lorſqu'elle vit qu'il étoit à propos.

Apeine commençoit-elle à joüir de ſa faveur, que les Sujets de Demetrius, environnés d'ennemis & accablés par les impoſitions exceſſives qu'ils étoient obligés d'aquitter pour les fraix de la guerre, porterent leurs plaintes au Roi. Ces mécontentemens partoient de la Cour même de Demetrius, & Netonemia profita de l'occaſion, vengea pleinement les mépris de Murtoſagunes ; elle lui imputa les mauvais ſuccès & les malheurs publics ; elle perſuada au Prince, que l'ambition particuliére de ce Miniſtre, étoit la cauſe de tous ces déſordres ; elle lui fit remarquer, que les plaintes des Peuples ne venoient que de la mauvaiſe adminiſtration des affaires ; enfin, elle ſut ſi bien manier l'eſprit du Roi, que Murtoſagunes fut dépoſé.

Le Roi, qui l'aimoit véritablement, craignant que tout ce dont il étoit accuſé ne fût vrai, ſe contenta de le renvoyer, ſans exiger de lui qu'il juſtifiât ſa conduite. Ainſi, il fut la victime du reſſentiment d'une femme, dont le bien de l'Etat l'avoit empêché de contenter les caprices : heureux encore de ne s'être jamais livré aux coupables illuſions de l'orgueil & de l'ambition, & d'avoir conſervé aſſez de force pour ſoutenir avec fermeté un ſi cruel revers.

Qu'il me parut alors digne d'être aimé ! ſa grandeur d'ame avoit pour moi des charmes inexprimables, je l'avouë, j'euſſe été charmée de joüir avec lui des douceurs d'une agréable retraite ; j'en avois trop fait pour changer ; je triomphai des tendres ſentimens qui m'entraînoient vers Murtoſagunes, & je quittai la Cour de Demetrius avec moins de plaiſir, mais avec autant d'empreſſement que je l'avois cherchée.

Fin de la seconde Partie.

03

HIPPARCHIA,

OU

LA COURTISANNE

GRECQUE.

TROISIÉME PARTIE.

pag. 117

Prière de saisir 3 paramètres par ligne.
Paramètre 1 : 1
Paramètre 2 : HIPPARCHIA,
Paramètre 3 : 250
Paramètre 4 : 1
Paramètre 5 : HISTOIRE
Paramètre 6 : 190
Paramètre 7 : 1
Paramètre 8 : PHILOSOPHIQUE,
Paramètre 9 : 170
Paramètre 10 : 1
Paramètre 11 : TRADUITE DU GREC.
Paramètre 12 : 150
Paramètre 13 : 1

Paramètre 14 :

Paramètre 15 : 100
Paramètre 16 :

Ien ne change plus vîte & plus aiſément que les mouvemens dont le cœur de l'homme eſt agité ; quoiqu'il faſſe pour s'affermir contre toutes ſortes d'accidens, ſa Philoſophie ne peut jamais être aſſez forte pour l'empêcher d'éprouver les mouvemens de l'humanité : enfin, il eſt homme, il faut abſolument qu'il en ait la foibleſſe, & cette foibleſſe ne doit pas paſſer pour vice. Je déſapprouve les ſentimens de ces Sages outrés, qui prétendent qu'il doit être inſenſible à tous les événemens ; je ſoutiens, au contraire, que cette prétenduë fermeté ne peut avoir d'autre cauſe que la ſtupidité, ou la barbarie, défauts mille fois plus à craindre que la plus lâche foibleſſe.

Ame voir, à m'entendre, chacun m'eût cru inſenſible. Que l'on me connoiſſoit peu ! l'indifférence avec laquelle j'avois quitté Murtoſagunes, le mépris que je lui avois témoigné, lorſqu'il avoit voulu me rendre à mon premier état, étoient des préjugés aſſez forts contre moi. Crates lui-même en étoit perſuadé ; j'avouë qu'il n'avoit pas tort, je lui avois préféré tant de rivaux, que mon indifférence pour lui ne devoit pas être douteuſe. La liberté des Cyniques, me diſoit-il, vous a été bien favorable, aucune femme avant vous n'avoit oſé embraſſer cette Secte ; mais je ne crois pas qu'aucune ait plus utilement joüi des avantages qui y ſont attachés, & je ne doute point qu'après un pareil exemple pluſieurs ne ſoyent portées à vous imiter. Je pris ces paroles pour une eſpéce de reproche. Ne ſont-ce pas vos maximes, lui répondis-je ? Ai-je fait autre choſe que de les mettre en pratique ? La tendreſſe que j'ai conſervée pour vous, même dans le cours de mes plus agréables avantures, vous a dû faire connoître que je vous ai toû-

jours regardé comme l'auteur de la félicité dont je joüiſſois. Eh quoi ! ne penſez-vous donc plus qu'il ſoit permis de chercher ſon bonheur par-tout où on le croit pouvoir trouver ? Helas ! que je me juſtifiois inutilement ! Crates touchoit au terme fatal de ſa vie ; prêt à payer le tribut que tous les hommes doivent à la mort, il n'étoit plus maître ni de ſes ſentimens, ni de ſes paroles ; en vain il s'efforçoit de paroître tranquile ; malgré toute ſa Philoſophie, il mourut quelques jours après dans une agitation forcée. Que cette perte me fut ſenſible ! Je ſentis dans ce moment fâcheux redoubler la tendreſſe que j'avois pour lui. Helas ! en le perdant, je crus perdre mon bonheur, & ma triſteſſe fit connoître combien je lui étois attachée. Elle ne fut cependant pas aſſez forte pour m'ôter tout autre ſentiment. Toûjours maîtreſſe de moi-même, je tâchois de trouver dans les événemens les plus malheureux les moyens de connoître à fond la foibleſſe de mon cœur. Je comparois la joie que j'avois eû de m'unir avec Crates avec le chagrin que me cauſoit ſa perte. La ſource de l'une & de l'autre étoit la même, & dans ces extrêmités ſi différentes aux yeux du vulgaire, je me trouvois préciſément dans la même ſituation. Le panchant qui m'avoit entraînée vers Crates, occaſionnoit les mouvemens intérieurs que je reſſentois ; il en étoit toûjours l'objet. Cette langueur que j'avois éprouvée, lorſque j'étois attachée à conſidérer l'objet de mes déſirs, s'étoit renouvellée & m'attachoit à réfléchir ſur la cauſe de mes regrets. Enfin, dans l'un & dans l'autre état, mon émotion étoit ſemblable, quoique le motif en fût différent ; je ſentis que je n'étois pas née pour être longtems malheureuſe ; les violentes diſgraces, que j'avois eû à eſſuyer, m'avoient appris d'où je pouvois tirer du ſoulagement & de la conſolation.

Les ſecours étrangers m'étoient tout-à-fait inutiles. Ma raiſon ſeule, aidée d'un peu de Philoſophie, étoit plus puiſſante à fortifier mon eſprit, que les maux ne l'étoient à l'abattre. Le calme revint peu à peu dans mon ame, & je me trouvai dans une ſituation d'où je pouvois enviſager le bonheur, comme un état où il m'étoit encore permis d'aſpirer. Je ſentis que ſi la perte de Crates étoit un malheur pour moi, il n'étoit pas irréparable : ces ſentimens, quelques conformes qu'ils fuſſent à mon panchant, ne prévalurent pas d'abord ; la mélancolie, ſuite ordinaire du trouble & de l'affliction, eſt ce qui me coûta le plus à diſſiper. Comme ſur les aîles du tems la triſteſſe s'envole, il n'y a point de peine qui ne diſparoiſſe inſenſiblement, dès que l'on peut ſe diſtraire. L'idée que je m'étois faite du bonheur me ſuivoit par-tout ; j'agiſſois avec connoiſſance de cauſe, & j'étois raſſûrée ſur l'efficacité du reméde que je cherchois, par le ſuccès avec lequel je l'avois autrefois employé.

Une vie agitée & tumultueuſe n'étoit pas de mon goût ; je n'étois plus dans cette brillante jeuneſſe, qui me rendoit indifférens les événemens les plus fâcheux ; je cherchois un repos aſſuré, & dont je pus joüir juſqu'à la fin de mes jours.

Parmi tous ceux qui m'inviterent à m'unir à eux, après la mort de Crates, aucun ne me parut plus propre à mes deſſeins qu'Eraſthothenes : cet homme, aſſez Philoſophe pour être raiſonnable ſans être ridicule, étoit encore dans la force de ſon âge ; ſon eſprit doux, ſon humeur aiſée & toûjours égale m'engagerent à lui donner la préférence ſur tout autre. Je m'applaudis de mon choix, ne croyant pas m'être trompée. Auſſi sensible à la volupté, que s'il eût été dans ſa premiére jeuneſſe, il fut toûjours prêt à partager avec moi les plaiſirs que je lui offrois. Je paſſai deux ans dans

cette douce tranquilité. Eraſthothenes avançant en âge, parut s'éloigner de ces maximes de ſageſſe & de raiſon, qui l'avoient guidé juſqu'alors, & qui l'avoient rendu reſpectable à ſes ennemis même.

Mes doutes s'éclaircirent peu à peu, & je connus enfin qu'il avoit changé de ſentimens à mon égard. Les plaiſirs qu'il goûtoit avec moi lui devinrent inſipides ; mes careſſes lui parurent ennuyeuſes ; enfin, il ſacrifia des voluptés tranquiles & durables aux incertitudes de l'inconſtance. Une jeune Lacédémonienne devint l'objet de toute ſa tendreſſe. Je ne ſais ce qui pouvoit l'avoir engagé dans cette paſſion ; car, à quelques années près qu'elle avoit moins que moi, je pouvois lui diſputer tout autre avantage ; ſans beauté, ſans agrémens, elle n'avoit d'autre mérite que celui d'être étrangère & miſérable ; auſſi je la jugeai tellement indigne de mon reſſentiment, que je ne me plaignis pas à Eraſthothenes de ſon changement.

Autant indifférente pour lui qu'il l'étoit devenu pour moi, je voulois lui rendre le change, & je ſongeois ſérieuſement à lui donner un Rival, plus digne de ma tendreſſe que ſa Lacédémonienne ne pouvoit l'être de ſes attentions ; mais un coup imprévu du deſtin ne m'en donna pas le tems.

Chacun s'apperçut du changement d'Eraſthothenes, & ſur la réputation de ſageſſe & de raiſon, dont il joüiſſoit depuis nombre d'années, on ne douta pas que ma Rivale ne fût quelque choſe de charmant, puiſqu'il en étoit uniquement occupé. La prévention étoit ſi forte à Athénes, qu'on ne parloit plus d'autre choſe : on étoit très-curieux de la voir ; mais Eraſthothenes, aveuglé par ſa paſſion, étoit ſi jaloux de ſon bonheur, que ſes amis ne purent jamais parvenir à la voir.

Cette conduite extraordinaire perſuada tout-à-fait les Athéniens, qu'il n'y avoit rien de plus parfait que cette jeune étrangère. Xeniade ſur-tout, qui par ſon crédit & ſes richeſſes tenoit un rang diſtingué à Athénes, s'en forma une idée ſi ſéduiſante, qu'il imagina ne pouvoir être heureux, s'il n'en étoit aimé. Il avoit quelque liaiſon avec Eraſthothenes ; il chercha tous les moyens imaginables pour avoir ſa confidence ; mais ce fut inutilement. Xeniade, voyant que les liaiſons d'amitié ne pouvoient le faire réüſſir, réſolut de tout entreprendre pour lui enlever ſa Lacédémonienne. Ses richeſſes lui applanirent toutes difficultés ; il ſéduiſit l'Eſclave, confident des amours d'Eraſthothenes, qui lui ménagea une entrevûë avec la Lacédémonienne ; il lui fit l'aveu de ſa paſſion dans les termes les plus vifs, ſoutenus des plus magnifiques préſens ; & lui ayant propoſé de l'enlever, elle ne réſiſta qu'autant qu'il fallut pour éprouver la paſſion de ſon nouvel Amant : enfin, comblée de ſes bienfaits, & ébloüie de ſa magnificence, elle céda à ſes empreſſemens, & conſentit à partager avec lui le ſort heureux dont il la flattoit.

Cette bruſque évaſion fut un coup de foudre pour Eraſthothenes. Déſeſpéré d'avoir perdu la ſeule perſonne qui lui fut chere, il jura dès lors la perte de ſon Raviſſeur, quel qu'il pût être. Il avoit appris qu'elle avoit été enlevée ; mais il ne lui avoit pas été poſſible de ſavoir par qui, ni en quel endroit elle avoit été conduite : l'Eſclave confident, qui l'avoit cruellement trompé, étoit diſparu avec elle. Enfin, livré aux noirs accès de la jalouſie, il ne ſavoit ſur qui il devoit faire tomber ſa vengeance, ni comment éclaircir les ſoupçons qui le dévoroient.

Reduit à diſſimuler ſa rage, il s'informa ſecrétement de l'endroit où pouvoit être ſa chere Lacédémonienne ; & à force de re-

cherches, il découvrit que Xeniade en étoit le poſſeſſeur. S'il eût été auſſi riche & auſſi puiſſant que lui, je ne doute pas qu'il n'en eût tiré une vengeance éclatante. Tout ce qu'il pouvoit entreprendre, c'étoit de ſe ſervir des mêmes moyens que Xeniade avoit employé. Il tenta inutilement de corrompre les Eſclaves par ſes libéralités ; ils étoient trop bien prévenus pour ſuccomber. Allarmé de ce que cette reſſource lui manquoit, il réſolut d'avoir recours à la force ouverte. Je m'apperçus de ſon deſſein ; je lui en repréſentai les riſques ; j'eus beau lui dire, qu'il courroit à une perte inévitable, il ne voulut pas me croire, perſuadé qu'il étoit, que ma jalouſie ſeule vouloit le détourner de ſon projet.

Il faut avoir éprouvé la force d'une paſſion violente, pour ſavoir avec quelle impétuoſité le cœur ſe détermine ſur les moindres apparences de juſtice & de raiſon, qui ſemblent favoriſer ſon panchant. Cette idée d'enlevement parut d'abord ſi juſte à Eraſthothenes, qu'elle lui fit regarder cette réſolution, comme une des plus équitables qu'il eût jamais conçû : le contentement actuel qu'il en reſſentoit, avoit pour lui tant de charmes, qu'il étoit incapable de prévoir les maux qui en étoient inſéparables.

Il choiſit, pour l'exécution de ſon projet, un jour que Xeniade donnoit un grand repas à ſes amis, ſe perſuadant, qu'occupé avec eux, il ſeroit moins attentif à ce qui regardoit la Lacédémonienne. S'étant fait ſuivre par quelques Eſclaves, dont la fidélité ne lui étoit pas ſuſpecte, il les détermina à périr, plûtôt que de céder : il ſe mit à leurs têtes, entra dans la maiſon de Xeniade, & perça juſqu'à l'appartement de la jeune étrangére. Les cris qu'elle pouſſa en le voyant, pénétrerent juſqu'à l'endroit où Xeniade étoit avec ſes amis ; ils accoururent tous, & ſurent d'une ſurpriſe extrême, en voyant qu'Eraſthothenes en étoit la cauſe : En effet, quoi de

plus ſurprenant, que de voir un homme, qui juſqu'alors avoit paſſé pour ſage, donner dans des travers ſi inexcuſables ! Auſſi de quels excès n'eſt point capable une paſſion de cette eſpéce, dès que l'on s'y eſt livré ſans reſerve ?

Les remontrances de Xeniade & de ſes amis ſurent inutiles ; Eraſthothenes leur déclara que l'enlevement de Zéladis (c'étoit le nom de l'étrangère) par Xeniade, avoit occaſionné ſes démarches, & qu'il étoit déterminé à périr, plûtôt qu'à la céder ; mais il avoit à faire à un homme auſſi inſenſé & plus opiniâtre que lui. Votre propoſition, lui dit-il, n'eſt pas juſte ; Zéladis n'a pas conſenti à être enlevée de chez vous, pour y vouloir jamais retourner ; je ne puis donc vous la céder avec honneur ; vous n'avez point de meilleur parti à prendre, que de vous en détacher. Eraſthothenes, furieux de ſe voir inſulté, voulut immoler ſon Rival à ſa paſſion : ſes coups furent vains, il devint lui-même la victime de ſa fureur ; car Xeniade, outré d'avoir vû ſa vie en ſi grand danger, perça de mille coups le malheureux Eraſthothenes, & ſe défit d'un Rival qu'il avoit toûjours appréhendé.

C'eſt ainſi que l'inconſtance d'Eraſthothenes fut la cauſe de ſa perte. Helas ! ſavoit-il ce qu'il vouloit, en ſe propoſant quelque contentement de ſon choix ? Cette étrangère, qui lui avoit d'abord paru née pour le rendre heureux le reſte de ſes jours, devint l'écueil de ſa tranquilité, & une ſource d'infortunes & de malheurs. Il goûtoit avec moi des plaiſirs tranquiles & aſſûrés ; il s'en étoit laſſé par inconſtance, & l'ombre d'un bonheur imaginaire qu'il avoit pourſuivi avidement, l'avoit conduit à une fin tragique.

La mort d'Eraſthothenes ſembloit m'avoir détaché du reſte du monde ; je n'oſois plus me livrer à l'eſpérance, j'avois tout abandonné ; la légéreté, la perfidie de tous les hommes que j'avois

connu, me rendoient odieux tous ceux qui reſtoient ſur la terre. Ah ! que je regrettois alors Crates, lui ſeul m'avoit été fidéle ; encore, grace au deſtin, qui ne lui avoit pas donné le tems, ou les occaſions de changer. Ces reflexions, qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, m'avoient conduite à une tranquilité que je n'avois jamais éprouvée, & je la conſervai aſſez long-tems, pour me perſuader qu'elle dureroit le reſte de mes jours. Après la vie que j'avois menée juſqu'alors, pouvois-je me ſuffire à moi-même ? Non, je ne me connoiſſois pas encore, ou plûtôt je m'abuſois. Ce panchant, qui m'avoit toûjours entraînée vers les plaiſirs, ſubſiſtoit encore ; il ſe ralluma tout-à-coup avec violence, & me fit ſentir combien peu je devois compter ſur moi-même. Il eſt vrai que je prévoyois un tems, où j'en devois être tout-à-fait délivrée ; mais il falloit l'attendre & ſortir de l'agitation où je me trouvois.

Le ſouvenir de ces actions éclatantes, qui avoient autrefois tant fait de bruit, avoit été enſeveli avec Crates, & la tranquilité dans laquelle j'avois vêcu pendant quelques années avec Eraſthothenes, m'avoit preſque entiérement fait oublier des Athéniens ; & j'aurois ſans doute paſſé mes jours dans une obſcurité qui me ſeroit devenuë fatale, ſi les égaremens d'Eraſthothenes ne m'en euſſent tirée. La patience avec laquelle je les ſupportai, m'aquit l'eſtime de ceux qui auparavant n'avoient que du mépris pour moi. On en vint même juſqu'à m'admirer : ils ignoroient la cauſe de ma ſageſſe, ne ſachant pas, volupté charmante ! que tes faveurs, toûjours préſentes à mon eſprit, m'occupoient trop pour me permettre de faire attention à la folie d'un homme, qui m'abandonnoit pour ſe perdre.

Le tems n'avoit pas encore aſſez agi ſur ces attraits, qui plus encore que ma conduite, m'avoient fait rechercher, pour me

rendre indifférente à ceux qui me verroient. J'eus le plaiſir de l'éprouver. Je ne connoiſſois qu'un ſeul Citoyen dans Athénes de qui je pus eſpérer de recevoir le peu de ſatisfaction dont je ſentois que j'avois à joüir ; mais ſon indifférence marquée pour toutes les femmes, m'ôtoit tout lieu d'eſpérer : ce n'eſt pas qu'il fût accuſé de ce vice déteſtable ſi commun à Athénes, on l'avoit examiné pendant long-tems, & on n'avoit jamais rien découvert dans ſa conduite qui pût donner le moindre ſoupçon ; ſon indifférence ne venoit que de la tranquilité dans laquelle il avoit vécu juſqu'alors, & qui avoit été ſi grande, qu'on l'avoit priſe pour l'inſenſibilité la plus complette.

Quel fut mon étonnement, lorſque je vis Cleanthide me venir faire l'aveu d'une paſſion dont perſonne ne le croyoit ſuſceptible ! Mon indifférence, me dit-il, n'a pû tenir contre vos charmes & votre ſageſſe. Vous triomphez aujourd'hui d'un homme que toutes les femmes d'Athénes ont cru inſenſible. Oh qu'elles ſe trompoient ! Au milieu de cette indifférence affectée, je cherchois une perſonne avec qui je puſſe paſſer des jours heureux & tranquiles ; je n'en ai trouvé aucune parmi les Athéniennes de qui je duſſe attendre ce bonheur ; vous ſeule paroiſſez être née pour me rendre content. Je ſuis pénétré de ce que je viens vous déclarer ; voyez ſi en uniſſant votre ſort au mien, vous pouvez eſpérer le réciproque. Un aveu auſſi ſimple dans une affaire ſi importante ne me permit pas de douter de la ſincérité de Cleanthide. J'étois trop flattée de ſon choix pour différer ſa ſatisfaction. Je pourrois, lui dis-je, déguiſer mes ſentimens pour éprouver votre paſſion ; mais je compte tellement ſur votre probité, que je ne rougirai pas de vous dire, que prévenuë en votre faveur depuis que je vous connois, j'ai toûjours reſpiré après ce moment heureux qui nous unit l'un à l'autre. Oüi, mon cher Cleanthide, vous paſſerez avec

moi les jours les plus tranquiles : les Dieux qui nous ont fait naître l'un pour l'autre, nous accorderont un ſort digne d'envie. Cleanthide, comblé de joie de trouver en mot autant de ſincérité que de modération, ne ſavoit comment m'en témoigner ſa reconnoiſſance ; il ne trouvoit point de termes aſſez forts pour l'exprimer ; ſon ſilence mille fois plus énergique que ſes paroles & ſes regards enflammés, ne me faiſoient que trop connoître ſes ſentimens.

Je me rappelle en vain toutes les circonſtances de ma vie, je n'en trouve point qui m'ait été auſſi ſenſible que celle-ci ; rien ne m'en perſuade mieux que la peine que j'eus d'être privée de Cleanthide ſeulement pour quelques jours ; car après l'aveu qu'il venoit de me faire, il fut obligé de quitter Athénes pour des affaires indiſpenſables.

Que d'inquiétudes, que d'allarmes m'agiterent pendant ce tems ! Mes tranſports, en le voyant revenir, lui témoignerent ſenſiblement combien je l'aimois. Charmé de ma tendreſſe, il n'eut pas la force de me répondre, il ſe précipita entre mes bras. Ces plaiſirs ſi délicieux & tout-à-fait nouveaux pour lui, le raviſſement où il ſe trouvoit l'avoit tranſporté hors de lui-même. Ah. ! chere Hipparchia, me dit-il, que de charmes ! quelle ſatisfaction ! Oüi, je ſuis parfaitement heureux, je veux expirer entre vos bras. Il ſe livroit ſans reſerve, & peut-être auroit-il eu lieu de s'en repentir, ſi je ne l'euſſe modéré.

La plûpart des femmes d'Athénes, piquées de ce qu'il m'avoit préférée à elles, mirent tout en uſage pour le dégoûter de ſon choix ; la médiſance & la calomnie ne furent pas épargnées ; elles me dépeignoient des couleurs les plus noires. Cleanthide eut beau me juſtifier ; ſon attachement pour moi ne ſervit qu'à le faire

paſſer pour imbécile : enfin, ennuyé des railleries qui ſe faiſoient ſur ſon compte, il réſolut de ſe retirer d'Athénes, ne doutant pas que je n'y conſentiſſe ; il me cacha la véritable cauſe de notre départ. Je ſens, me dit-il, tout le prix de mon bonheur, je ne veux pas que rien ſoit capable de l'altérer ; prévenons tout embaras, en ne nous reſervant de bien que ce qui nous eſt néceſſaire pour vivre tranquilement ; quittons Athénes, retirons-nous à une petite maiſon de campagne ; là, ſéparés du reſte des hommes, nous vivrons uniquement l'un pour l'autre. Nous tardâmes peu à partir ; un petit nombre d'Eſclaves fidéles nous ſuivit : depuis ce tems, Cleanthide toûjours tendre, toûjours empreſſé, ne peut m'abandonner un ſeul inſtant, ſa tendreſſe augmente chaque jour. O deſtin inévitable ! faut-il que je te céde dans le tems de ma vie le plus heureux ! La volupté me prodigue en vain ſes faveurs les plus précieuſes, je ne puis plus en profiter, je ſens que mes forces m'abandonnent, je veux les rappeller inutilement, je touche au terme de ma carriére : ce n'eſt pas que j'appréhende ce fatal moment ; privée alors de tout ſentiment, qu'eſt-ce qui pourra me toucher ? Une ſeule choſe m'attriſte : le chagrin de Cleanthide, qui s'apperçoit de ma foibleſſe, quelque ſoin que j'aie de la lui cacher, me fait craindre pour lui le déſeſpoir où notre ſéparation le va jetter, & plus que tout encore, cette privation de plaiſirs & de toutes voluptés, à quoi je ne puis penſer ſans frémir !

Fin de la troisiéme & derniére Partie.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Hipparchia%2C_histoire_galante. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.